



NECTART #7

Publication des éditions de l'Attribut
32, rue Riquet – 31000 Toulouse
Tél. : 07 84 23 12 89
redaction@nectart-revue.fr
www.editions-attribut.fr
www.nectart-revue.fr
fb/nectart.revue

Rédaction

Éditeur et directeur de la rédaction :
Éric Fourreau

Comité éditorial : Christophe Blandin-Estournet, Pascale Bonniel Chalier, Marie-Christine Bordeaux, Jean-Gabriel Carasso, Nicolas Cardou, Philippe Chantepie, Laurent Chicoineau, Anne Gonon, Gentiane Guillot, Philippe Henry, Frédéric Hocquard, Delphine Martincourt, Emmanuel Négrier, Élisabeth Renau, Serge Saada, Marc Terrisse, Emmanuel Wallon

Auteurs : voir la présentation p. 8 à 11
Photo de couverture :
Jean-Christophe Bardot

Réalisation, fabrication

Conception graphique et mise en page :
Guy de Guglielmi – www.vangug.com
Relecture : Marie-Laurence Sarret
Impression : Présence Graphique,
à Monts (37)

Site Internet, promotion, communication

Conception et réalisation :
Pierre Mouillard/L'Atelier des médias
Community manager : Armelle Chatel

Distribution et diffusion en librairie

Pollen/Di'Pop' - Les Lilas
Tél. : 01 43 62 08 07 (réservé aux librairies)

Distribution et diffusion sur Internet

www.cairn.info

Abonnement

www.nectart-revue.fr
abonnement@nectart-revue.fr
Tél. : 07 84 23 12 89

Dépôt légal : juin 2018
ISSN : 2429-2877

ÉDITO

ÉRIC FOURREAU

Les invisibles

« Je suis comédienne d'une compagnie de théâtre en Moselle. Depuis quinze ans, nous organisons des ateliers dans les écoles, dans les centres de loisirs et les bibliothèques. Certains enfants à qui nous avons donné le goût de l'art et des chemins de traverse sont devenus eux-mêmes artistes, d'autres ont pris la tangente. Quand on les croise au gré des rencontres, ils nous font souvent part de leur gratitude pour les "avoir amenés ailleurs", disent-ils. »

« J'organise un festival de cinéma depuis vingt-deux ans dans une commune en Ardèche. Tous les mois, nous nous réunissons avec la quarantaine de bénévoles impliqués dans le festival pour réfléchir ensemble à la programmation et à la façon dont nous allons accueillir les réalisateurs, les acteurs et les festivaliers. Les communes aux alentours nous jalouent un peu en voyant notre commune si dynamique et si prisée par les médias et les touristes. »

« Je suis membre d'un collectif d'artistes dans un quartier d'une ville de Seine-Saint-Denis. Nous avons aménagé une ancienne chaudronnerie en un lieu d'ateliers de création et de fabrication où vont et viennent des plasticiens, des designers, des construc-

teurs, des musiciens, des artisans et tout un tas d'autres artistes bricoleurs. Nous nous organisons de façon à mutualiser nos savoirs et nos ressources, par exemple par le biais d'une coopérative d'activité et d'emploi qui nous permet d'avoir un cadre réglementaire pour exercer notre métier d'artiste. Notre friche est devenue un vrai lieu de brassage, un carrefour dans la ville. »

« Je suis un élu d'un département du Sud-Ouest où nous avons constitué il y a douze ans un réseau pour faciliter la tournée des spectacles et les résidences d'artistes dans des communes qui, sans ce système coopératif, n'auraient sans doute jamais développé ces moments de création et de rencontre avec les habitants. Le bouche-à-oreille a fait son œuvre parmi les élus du département, et aujourd'hui nous sommes en quelque sorte victimes du succès et bien en peine de répondre à toutes les sollicitations des communes. »

« Je » est un « nous », un « nous » invisible, un « nous » démultiplié à l'infini, un « nous » inventif, un « nous » impliqué dans la vie de son quartier, de sa commune, de sa ville, de sa région, de son pays, un « nous » générateur d'activités, de richesses, économiques bien sûr, mais bien plus essentielles encore, créatrices, éducatives, sociales.

« Je » est un « nous », un « nous » invisible de là-haut, mais un « nous » vital ici-bas, un « nous » qui fait lien, un « nous » qui fait société, un « nous » qui crée du commun, un « nous » qui rassemble les énergies et qui confronte les idées, un « nous » qui fait du bien.

Je me réjouis quand la ministre annonce qu'elle va lancer un programme « Culture près de chez vous » qui nous est destiné. Je me réjouis, car je me retrouve dans le constat : un déséquilibre abyssal entre Paris et la « province » (son ministère subventionne chaque habitant de l'Île-de-France à hauteur de 139 euros et les autres citoyens du pays à hauteur de 15 euros). Puis, très vite, l'entendant évoquer les « zones blanches », les « déserts culturels », « la culture des villes et la culture des champs », puis égrener les réponses, je tombe de ma chaise, je me décompose, je me liquéfie... Soixante-dix ans de décentralisation culturelle pour en arriver là ! Nous envoyer la Comédie-Française, le Palais de Chaillot, l'Opéra de Paris et la *Joconde* (virtuelle) pour nous cultiver, nous les gueux et les incultes ! Je me pince, je vais me réveiller, ils n'ont quand même pas pu le faire, ils ont quand même bien vu que les droits

culturels sont inscrits dans la loi, que le monde ne tourne plus sur le modèle descendant d'antan, qu'il se construit désormais sur des modes coopératifs, partagés, contributifs... Puis je lis le dossier de presse et je dois me rendre à l'évidence : « la proposition faite aujourd'hui est d'apporter la culture au plus près des habitants ». On vient nous apporter la culture... Jean Zay, réveille-toi, ils sont devenus fous ! On montre donc les œuvres créées ou conservées à Paris (les seules qui vaillent, bien sûr) aux « provinciaux », et on continue de labelliser (« musée hors les murs »...), référence ultime du ministère, d'un autre âge, aux effets pervers maintes fois démontrés.

« Je » est un « nous » invisible. Non, on ne nous voit pas, on ne nous connaît pas, on ne nous « calcule » pas, ni nous, ni notre réalité, celle qui chaque jour crée de la richesse et du commun et qui est aujourd'hui essentiellement considérée comme une charge, car nécessitant (en partie) un financement public pour équilibrer son activité et faire vivre le service public culturel.

Cela ne servira à rien, M. le président, de changer votre ministre, comme on l'entend ici et là, ce n'est en rien une question de personne. C'est une question de culture, non pas celle qui prend la majuscule du ministère qui va avec, mais celle du jacobinisme et de l'entre-soi dans laquelle baignent les esprits éclairés qui conçoivent ces mesures technocratiques, descendantes, condescendantes. « Je » est un « nous » invisible de ceux qui, reclus dans le « Triangle des Bermudes » (entre Louvre, Palais-Royal et Châtelet), utilisent des jumelles déformantes pour regarder au-delà.

Nous n'avons pas la place ici de développer des propositions, elles sont détaillées dans le dossier de ce numéro, intitulé « Un New Deal culturel ? », mais nous pouvons au moins vous suggérer un cap : vous rapprocher des invisibles, en vous appuyant de façon enfin significative sur les élus locaux et les représentants des Drac qui connaissent (généralement) bien ces réalités, en délocalisant de façon systématique et dans la durée vos bureaux dans les régions pour prendre le pouls et la mesure de ce qui s'y joue d'essentiel, en organisant les conditions d'une véritable co-construction avec les professionnels et les citoyens. Rien d'utopique ou d'irréaliste. Juste du bon sens. Pour, en somme, achever la décentralisation culturelle avec les outils d'aujourd'hui.